

50 cts



# Pholie Chronique

N°0  
Février 2007

Revue des étudiants philosophes de cours ou de coeur de Nanterre la Folie  
<http://lapholie.free.fr> – [philopx@gmail.com](mailto:philopx@gmail.com)

Aristote, Politiques : « Il n'est pas de génie sans un grain de pholie. »

## SOMMAIRE :

### Actualité

- p1 Le mot de la Pholie
- p2 Kim : la philo en Corée
- p3 Luisa : la philo en Italie

### Dossier LA REPUBLIQUE

- p4-5 La république, un idéal ?
- p5-6 Sade et la république
- p6-7 Inutile de rêver ?

### Écritures Libres

- p8-9 Nous sommes tous Juifs...
- p9 Le philosophe dans la téci

### Culture

- p10 Le Jazz
- p11 Critiques livres/théâtre

### Délires

- p12 Dessins, horoscope, jeux

## Le mot de la Pholie

Ca y est, ce premier numéro de *Pholie Chronique*, la revue de la philo étudiante à Paris X est publié ! À peine l'association la Pholie créée, le besoin d'un espace pour s'exprimer s'est fait ressentir... mais il a fallu se battre pour que ce journal paraisse, et ne tombe pas dans les oubliettes des bonnes idées avortées faute de personnes motivées pour les porter à terme !

Bien entendu, le résultat est parfait... Nous avons fait de notre mieux pour intéresser le plus grand nombre et produire une revue de qualité, mais à vrai dire nous n'avons pas été submergés par la quantité d'articles proposés...

Nous espérons qu'à la lecture de ces textes vous ressentirez l'urgence d'écrire à votre tour, pour prolonger ou contredire, afin d'enrichir toujours davantage le contenu de cette revue !

Nous avons eu le souci de proposer dans cette revue différents modes de parole : des analyses de textes philosophiques, des réflexions conceptuelles, mais aussi des écritures plus libres, littéraires, engagées, et des commentaires d'oeuvres théâtrales, musicales, etc. La dernière page est réservée à des fantaisies sans plus aucune prétention de vérité, pour la détente...

Mais l'association a aussi pour ambition de réfléchir au devenir de la philosophie. À ce propos, nous vous proposons avant tout de nous intéresser à deux témoignages sur la philosophie en Corée et en Italie.

Comme il a été rappelé sur le forum de [lapholie.free.fr](http://lapholie.free.fr), l'association n'a aucune orientation politique ni religieuse particulière. Cela ne veut pas dire qu'il est interdit de parler de politique ou de religion, mais que cela doit se faire dans un souci de tolérance, de dialogue et d'écoute. On combat bien plus facilement l'erreur et réfutant ses arguments qu'en empêchant autrui de s'exprimer...

Il convient de rappeler, bien que cela soit évident, que les auteurs des articles s'expriment ici pour leur propre compte, et qu'en aucun cas cette modeste revue ne doit être confondue avec une "vitrine" du département de philo de Nanterre.

*Pholie Chronique* est issue de La Pholie, association d'étudiants de philosophie insatisfaits par ce que propose la vie universitaire en terme d'échanges, de dialogue, de création, de dérision aussi. Ouverte à tous ceux, quel que soit leur statut, qui sont intéressés par la philo, pour l'encenser ou pour la critiquer, pour l'utiliser ou pour la servir !

Le nom de l'association, et également celui de sa revue, sont inspirés du lieu-dit sur lequel est implantée l'université Paris X : la Folie. Mais n'allez pas croire que les fous sont indignes d'être écoutés : ils disent parfois plus de vrai que les sages ! Mais nous en parlerons dans le prochain numéro. Le thème de celui-ci est plus sérieux : la République.

Parce que pour trop d'étudiants l'expression "vie philosophique" est un oxymore, bougeons-nous pour partager la pensée, au lieu de la capitaliser...

Bonne lecture et vive la Pholie !

Jean-Marc, secrétaire de la Pholie  
[janmach1@hotmail.fr](mailto:janmach1@hotmail.fr)

### La Pholie Chronique,

directrice de rédaction :

**Rhita Bayoussef**

[rhita7892@hotmail.com](mailto:rhita7892@hotmail.com)

revue mensuelle publiée par  
l'association **La Pholie**.

Bureau de l'asso pour 2006-07 :

présidente : Milena Razzaghi

[milena.razzaghi@hotmail.fr](mailto:milena.razzaghi@hotmail.fr)

trésorier : Loïc Geffrotin

[geffrotin.loic@gmail.com](mailto:geffrotin.loic@gmail.com)

secrétaire : Jean-Marc Delaunay

[janmach1@hotmail.fr](mailto:janmach1@hotmail.fr)

Pour envoyer un article, participer  
au choix des textes, ou simplement  
donner votre avis, écrivez à :

**[philopx@gmail.com](mailto:philopx@gmail.com)**

Nous vous attendons !



## Kim Sora, de l'université Kyunghee à Séoul, Corée

Kim Sora est cette année en M1 de philosophie à Nanterre. Elle est interrogée par Loïc.

*Pourquoi as-tu choisi d'étudier la philosophie en France, et qu'étudiais-tu en Corée ?*

Je me demande plus de mille fois pourquoi j'ai choisi d'étudier en France, mais c'est toujours une question un peu gênante pour moi. Tout simplement, j'étais fascinée par la philosophie contemporaine française. Si j'étais plus intéressée par la philosophie coréenne, je resterais absolument dans mon pays.

Pendant mes études universitaires sur "la politique et la diplomatie" en Corée, j'ai trouvé que la philosophie française me donne des explications étincelantes à la fois sur la politique et sur la culture. Il me semble qu'elle est ouverte aux divers champs d'études, par exemple, à la politique, à la sociologie, à l'esthétique etc... et j'ai pensé que cela me permettrait d'élargir mes connaissances. Et puis, la France est sans doute dans de bonnes conditions culturelles pour étudier des théories de l'art. Donc, la France était le pays qui m'a touché quand j'ai décidé de suivre mes études sur l'esthétique.

*Quels sont les auteurs que tu aimes bien, ou que tu voulais étudier parmi la "philosophie contemporaine française" ?*

Pour répondre à la première question, je ne suis pas du tout "fan" de certains auteurs, car ils ne sont pas pop stars, mais j'aime bien lire les ouvrages de Deleuze et des Althussériens. (Althusser, Balibar, Macherey) Je trouve que leur analyse est intéressante par rapport aux règles de culture dans la société des masses. Et ils m'ont beaucoup influencée quand j'ai étudié Spinoza en sciences politiques. (Bien sûr, on étudie aussi des pensées politiques ou la philosophie politique dans le domaine de "politique et de diplomatie".)

La sociologie de Bourdieu m'a aussi inspirée, donc j'ai rédigé mon mémoire de licence sur le pouvoir symbolique chez Bourdieu.

Cette année mon parcours est l'esthétique et je suis en train de rédiger mon mémoire sur « Fluxus et la politisation de l'art : Nam June PAIK et la "Participation Télévision" ». Fluxus est un des événements artistiques internationaux dans les années soixante, (Georges Maciunas, Nam June Paik, Yoko Ono...) et je veux l'analyser comme des processus de la politisation de l'art en vue de philosophie, pas simplement en vue de l'histoire de l'art.

*Comment la philosophie est-elle enseignée en Corée ?*

Il n'existe pas de cours nommé « philosophie » avant l'université dans mon pays. À la place de philosophie, on

étudie « l'éthique » au lycée. « L'éthique » est composée de « l'éthique et la pensée » et « l'éthique traditionnelle ». Normalement, on met l'accent sur la première partie qui contient des questions de l'éthique ou de la pensée coréenne, orientale, occidentale, globale et actuelle. Il y a aussi des questions de la réconciliation nationale vis-à-vis de la Corée du Nord. La deuxième partie est sur l'éthique traditionnelle coréenne, c'est-à-dire, l'éthique envers soi, famille, amis, état et économie, société et environnement dans le cadre de la notre propre pensée.

Bien des universités demandent une dissertation aux candidats à l'examen de l'entrée universitaire, donc les lycéens apprennent et pratiquent la pensée philosophique dans l'ensemble des divers enseignements (par exemple, le cours de coréen, éthique, politique, histoire, etc.) en lisant beaucoup de livres et d'articles et en discutant. A la fac, bien que je ne sache pas le détail, je pense que les cours se passent comme en France. Mais on tente plus d'équilibrer la

philosophie occidentale et la philosophie orientale en Corée. Il y a aussi de nombreux cours publics aux institutions sociales qui donnent des cours de philosophie et d'esthétique.

*Quel métier penses-tu pouvoir faire après ?*

J'aimerais savoir moi-même ce que je vais bien pouvoir faire après mes études, car pour un étudiant de philosophie il est TRES difficile à trouver un métier dans mon pays. De toute façon, je veux avoir un métier dans le champ de la culture. Après mes études de licence, j'ai



*Le palais Gyeongbokgung et le quartier Insadong à Séoul*

travaillé dans un centre culturel (Sejong center for the performing art) à Séoul, bien que ç'ait été un travail en CDD, j'aimais beaucoup mon travail. Pour mieux faire, je pense que j'avais besoin non seulement des techniques administratives, mais aussi d'études sur l'esthétique. C'est pourquoi j'ai décidé de continuer les études, et je veux faire à nouveau ce genre de métier.

L'autre possibilité : Si j'achève mes études jusqu'au doctorat, et si je deviens positive, je peux enseigner un jour à la fac ou aux autres institutions publiques.

*Un dernier mot pour conclure ?*

Si je peux dire dans une phrase ce que j'ai appris en études de "politique et diplomatie", c'est « Tout est politique. (Everything Is Political.) » Pourquoi pas l'art ? Je crois que l'art est aussi politique en tant qu'il a une influence sur des masses.

Pour écrire à Kim : [soramysself@yahoo.fr](mailto:soramysself@yahoo.fr)

## Luisa Tarchini, de l'université de Bologne



Luisa est cette année en M1 de philosophie à Nanterre.  
Elle est interrogée par Loïc.

*Luisa est étudiante de niveau M2, mais suit des cours de M1 ici (les aléas du LMD). Elle vous invite tous à découvrir Bologne (dans un prochain numéro, le témoignage d'une petite française partie à Bologne...)*

*Que penses-tu de l'enseignement de la philo à Nanterre ?*

J'ai bien aimé les cours de philo du premier semestre, surtout parce qu'on les trouvait plus informels et vifs qu'en Italie. Pour ce qui me concerne, je n'ai pas trouvé les cours trop difficiles à suivre. J'ai apprécié de suivre ceux sur Descartes et Leibniz : en Italie ils sont très peu étudiés. Les profs sont clairs et très disponibles : je crois que vos profs sont plus attentifs aux étudiants et plus motivés pour créer un dialogue. En plus, ils sont beaucoup plus jeunes qu'en Italie!

Mais, en matière de devoirs, j'ai dû me débrouiller toute seule. Je n'avais aucune idée de comment faire une dissertation ou un commentaire et à ce propos les profs ne m'ont pas aidé. Je crois qu'ils ont eu du mal à comprendre que c'était une nouveauté pour moi de faire une dissertation (mais ça c'est normal).

Aussi c'était un peu difficile de savoir ce qu'il fallait étudier : les notes de cours ou plutôt la bibliographie (en Italie on donne beaucoup d'importance à la bibliographie)... je ne savais pas comment on écrit une dissertation, mais je l'ai découvert (j'espère) en essayant. Je pense que c'est très utile de pouvoir faire des examens écrits en philo... je peux dire que j'ai appris une nouvelle méthode!

Dernière chose, je préfère avoir plusieurs heures d'un même cours pendant la semaine. Par exemple, six heures du même cours sur une semaine (deux par jour, trois jours par semaine). Je trouve que trois heures toutes ensemble sont un peu trop, et je crois aussi que c'est un peu trop de suivre le même cours pendant quatre mois.

*Peux-tu nous en dire un peu plus sur l'enseignement de la philosophie à Bologne ?*

La philo qu'on étudie est très différente selon l'université où on va. Je crois qu'actuellement la meilleure (ou une des meilleures) fac de philo en Italie est l'université S. Raffaele, à Milan (qui est privée!). Bologne est très connue pour l'esthétique et la philo du langage. On a aussi des études de bioéthique (et je crois qu'en Italie il n'y a pas beaucoup d'universités qui ont ça). On peut dire qu'en général, pour un cursus en philosophie, tu dois faire partout des examens de philo (ancienne, médiévale, moderne, contemporaine), d'histoire (idem), de langue (grec ou latin, et anglais ou français etc.) et puis des crédits au choix (qui peuvent être toujours de philo, ou de droit, ou de psycho, etc).

Les examens (et je pense partout en Italie) sont oraux, pour la plupart. En particulier, pour l'examen tu dois étudier les bouquins qui sont signalés dans la bibliographie (mais tu peux aussi demander au prof d'étudier d'autres textes)... Généralement, on étudie 3 à 4 textes pour un examen.

Il y a des profs qui veulent savoir seulement ce qu'ils ont dit pendant leur cours (et ça c'est évidemment plus facile, et beaucoup moins sérieux), mais pour la plupart, il faut étudier la bibliographie du cours. On peut aussi ne pas fréquenter le cours et faire l'examen avec tous les autres (on a une session d'examens presque tous les mois).

Donc, l'examen... en général il dure 20/45min (ça dépend de toi), le prof te pose des questions sur les livres, sur les thèmes du cours, quelquefois il t'interroge à propos de ton jugement (ou te demande de parler d'un sujet de ton propre choix). Les notes arrivent jusqu'à 30 (et c'est très facile avoir 30, et même 30 e lode). [note : e lode = mention très bien avec félicitations du jury]

Les leçons sont plutôt académiques. Les profs parlent une heure et demi, après il y a un moment où les étudiants peuvent l'interroger (mais ça n'arrive jamais ! Nous sommes, par rapport à vous, très timides, je crois).

En master, on a à Bologne des cours qui sont conçus comme des séminaires, donc dans ces cours-là nous sommes plus libres et il y a plus d'espace pour la discussion.

A propos des sujets d'étude en philo nous étudions beaucoup moins les auteurs contemporains (pas de Foucault, Deleuze, ...). A Bologne, comme philosophes contemporains, on étudie surtout Habermas, Rawls, les philosophes analytiques.

*Comment se passe l'enseignement de philo au lycée ?*

Au lycée (qui dure cinq ans) on peut faire de la philo, ça dépend du lycée qu'on a choisi. Dans les lycées de "sciences humaines", pour les maths, pour les langues (et autres) on commence la philo dès la troisième année, et on fait trois heures de philo par semaine... pour "philo" je veux dire histoire de la philo : en effet on étudie la philo à partir des présocratiques jusqu'à Heidegger, ou Husserl, ça dépend (de toute façon les profs sont obligés par le Ministre de l'instruction à suivre un certain programme).

Pour être prof de philo au lycée tu dois aussi enseigner l'histoire (toujours trois heures par semaine) ou la psycho (dans les lycées qui font de la psycho).

C'est difficile de devenir prof parce qu'après la fac (donc après le 5 années d'université, 3+ 2) on doit faire une école de spécialisation (appelée SISS).

Pour y entrer, il faut réussir un examen, il faut payer (l'école dure deux ans), bien réussir les examens pendant ces deux années là et, une fois sorti de l'école, il y a un concours pour avoir une place dans un lycée... mais puisqu'il y a beaucoup de gens qui chaque année réussissent ce concours, si tu le gagnes, tu dois de toute façon attendre avant d'avoir une place dans un lycée (souvent les profs qui arrivent au lycée n'ont pas moins de 30 ans).

*Quels sont les grands philosophes italiens contemporains ?*

Les philosophes connus (par la télé, les journaux) sont : Massimo Cacciari (le maire de Venise, qui enseigne au S. Raffaele), Gianni Vattimo (auteur de la pensée fiabile, une reprise de Nietzsche), Salvatore Natoli (pour l'éthique, d'inspiration aristotélicienne), Emanuele Severino (très vieux, désormais il devrait aller à la retraite!)

Pour finir, et pour moi ça c'est la chose la plus choquante, une année de Master (qu'on appelle Specialistica) en philo à Bologne coûte 1.900 euros! Heureusement il y a des bourses pour les étudiants sans ou avec peu des ressources (moi je dois payer 1.100 euros quand même...).

Pour écrire à Luisa : [luisatarchini@yahoo.it](mailto:luisatarchini@yahoo.it)



## La République est-elle un idéal ?

La République : fait justifiable empiriquement ou concept ? Pourquoi cette notion apparaît-elle, à la fois, si vaste et si étroite, si lointaine et si proche ; à la fois, si désuète et si actuelle ? Mirage d'un mot d'une réalité protéiforme qui n'en finit pas d'intriguer, de surprendre, mais aussi d'exiger de nous des dépassements si conséquents que la République apparaît comme une sorte d'idéal abstrait, purement normatif, dont l'essence semble de devoir demeurer inaccessible ! Et pourtant, les Républiques anciennes ou modernes auraient-elles vu le jour sans cet idéal dont elles sont à chaque fois comme l'expression partielle, mutilée car imparfaite, mais néanmoins nécessaire ? Connaissions-nous la puissance étonnamment féconde de l'idéal sans la mesurer à l'aune d'un réel, toujours ou bien souvent décevant ?

Prévenons d'emblée les maladroits : la République moderne n'est pas la démocratie ! Debray distingue bien les

notions lorsqu'il voit dans la République, une idée ; dans la démocratie, un fait sociologique : « Une république, écrit-il, n'a pas de maires noirs, de sénateurs jaunes, de ministres juifs, ou de proviseurs athées. C'est une démocratie qui a des gouverneurs noirs, des maires blancs et des sénateurs mormons. Concitoyen n'est pas coreligionnaire. » ! Dénier à la République le statut de fait, c'est déjà l'élever au rang de principe, de norme, d'idée intelligible qui dépasse, par définition, le factuel, l'empirique,



E. Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*. H. 2,60 ; L. 3,25

et peut-être aussi le registre conceptuel en tant que langage social qui désigne la réalité. En grec, εἰδῶν, c'est voir, observer. L'Idée, selon Platon, est la forme extérieure de la matière dans l'esprit. La République appartient alors au registre du voir intellectuel, de la contemplation des essences inaltérables et inaltérées. L'Idée est la trace de la vie divine en nous, principe de connaissance et d'action, modèle d'intelligibilité et condition du sensible. Selon Debray, « parce qu'elle est une idée philosophique, la République est interminable. Elle se poursuit elle-même indéfiniment dans l'Histoire, et ce qui la porte en avant est cet infini même, cette insatisfaction de soi ». L'Idée de République n'est-elle pas alors une idée-phare plutôt qu'une idée-écran ? La République n'a-t-elle qu'une essence verbale ? Restant dans le domaine intelligible des Idées, Socrate n'enlève cependant rien de sa potentielle réalisation à la fin de la *République* : « il en existe peut-être un modèle dans le ciel pour celui qui souhaite le contempler et, suivant cette contemplation, se donner à lui-même des fondations. Que cette cité existe quelque part, ou qu'elle soit encore à venir, cela ne fait d'ailleurs aucune différence, car cet homme ne réaliserait que ce qui appartient à cette cité, et à nulle autre ». Qu'importe, au fond, que cet Etat existe dans le passé ou dans le futur, du moment que l'homme en arrive à sa réalisation ! Faut-il vraiment considérer la République de Platon comme une République imaginaire, aussi talentueuse soit-elle ? Faut-il, au contraire, y voir la condition de possibilité de l'existence de la République ?

ble pour s'installer comme la colombe légère dans l'entendement pur : « La *République* de Platon, écrit-il, est devenue proverbiale, comme exemple prétendument frappant d'une perfection de rêve qui ne peut avoir son siège que dans le cerveau du penseur désœuvré ». Il n'y a, sans doute, nul plus grand théoricien que Kant pour faire descendre la cité de Dieu sur terre. Comment sort-il de ce dilemme ? L'Idée n'est pas l'idéal. L'Idée ne relève que de la spéculation : « J'entends par Idée un concept nécessaire de la raison auquel aucun objet qui lui corresponde ne peut être donné dans les sens ». En revanche, l'idéal est « *in individuo*, c'est-à-dire en tant que chose singulière qui n'est déterminable ou tout à fait déterminée que par l'Idée ». La raison humaine ne contient pas seulement « des Idées, mais aussi des idéaux, qui ne possèdent certes pas, comme ceux de Platon, une force créatrice, mais ont (comme principes régulateurs) une force *pratique* » qui rend l'action possible.

Kant confère à l'idéal la fonction de mesure entre la perfection et l'imperfection. L'idéal a la possibilité de se « réaliser » dans le réel. Jamais nous ne pourrions dire qu'il relève du rêve ; il est forme pure, a priori, transcendante, de la pensée. L'idéal, pour Kant, n'est pas sans rapport avec la morale : les individus forment un corps mystique sous l'empire de la loi morale.

Déduisons-nous de Platon et de Kant que l'Idée de République est un idéal purement intelligible qui peut et doit avoir une influence dans le monde sensible ? L'idée de République comme idéal dans l'ordre moral peut-il être transposé à la relation du « noumène » au « phénomène » ? Le phénomène est, selon Kant, la chose telle qu'elle nous apparaît à nous tous, dans l'entendement ; il est la représentation phénoménale que nous avons de l'objet. Le noumène, selon Platon, est la chose en soi en tant que pur inconnaissable : « Les objets visibles existent en soi ; ce sont les Idées que nous ne pouvons pas percevoir par les sens mais seulement par l'intellect ».

Par conséquent, la *Respublica noumenon* peut-elle vraiment être dite la norme éternelle de toute constitution politique en général et inspirer fortement la *Respublica phenomenon* ? Les Républiques anciennes et modernes semblent être l'expression imparfaite de cette idée de République sans laquelle elles n'auraient pu naître. La Révolution française, à la fois louée et blâmée par Kant à cause du régicide, n'est-elle pas comme bien d'autres, sans doute, la révélation de cet idéal ? La raison avait dominé le monde ; Kant louait, dans la Révolution française, sa force rationnelle comme Hegel qui plus tard, avait vu, à 18 ans, l'événement comme la « véritable réconciliation du divin avec le monde ». La Révolution française est sortie de la philosophie : « C'était là donc une superbe levée de soleil, tous les êtres pensants ont célébré cette époque, une émotion sublime a régné en ce temps là, l'enthousiasme de l'esprit a fait frissonner le monde comme si à ce moment seulement on était arrivé à la véritable réconciliation du divin avec le monde ». L'idéal de République s'est incarné. Le tableau de Delacroix en est l'illustration même.

Kant reproche à Platon d'avoir quitté le monde sensi-

Mais, depuis la Révolution, deux siècles se sont écoulés. Que reste-t-il de l'idéal républicain ? La démocratie ne prend-elle pas le dessus sur la République ? Debray, dans le même article, annonce le vertige de l'Histoire : « Et si la République, qui est d'hier, revenait demain ? [...] Pour être résolument modernes, osons être archaïques. C'est en ressuscitant l'Antiquité gréco-romaine que les hommes de la liberté, ces grands nostalgiques, enjambant le XVIIIème vers l'arrière, ont devancé tous leurs contemporains. Nous oublions trop que l'Ancien Régime, c'était leur modernité à eux. Ne la trouvant pas assez moderne, ils vainquirent l'an-

ciens par l'antique : le style Louis XV par la rhétorique de Brutus, Boucher par David. L'invention du futur a ses ruses, comme si l'histoire, parfois, devait reculer pour mieux sauter. ». L'idéal Républicain n'est-il pas l'instance morale de la démocratie ? Le philosophe, sans dénier le rôle capital que joue la démocratie, à l'heure de l'*homo œconomicus*, doit rester sur ses gardes : « Le sommeil est le commencement de la servitude » disait Tocqueville. Soyons philosophes, soyons républicains !

Marion Devosse - mariondevosse@hotmail.com

## Sade et la République

*Français, encore un effort si vous voulez être républicains* est un pamphlet inséré par D.A.F de Sade (dit le Marquis de Sade) dans le cinquième dialogue composant *La philosophie dans le boudoir* (1795). C'est le libertin Dolmancé qui fait à Eugénie, la novice, la lecture d'un article qu'il a « trouvé ». Mais on peut considérer que ce pamphlet reprend l'essentiel des idées politiques de l'auteur lui-même.

Le texte se présente comme étant composé de deux parties : la première étudie la religion, la seconde, bien plus longue, la morale. Cependant, derrière ce découpage formel, on voit apparaître les trois thèmes centraux de cet écrit, repris à la devise républicaine française qui venait de voir le jour : Liberté, Égalité, Fraternité. Nous allons voir ce que met Sade sous ces concepts.

Selon Sade, la République s'oppose à la monarchie en ceci que la loi doit y être juste, contrairement à une monarchie où la loi est arbitraire et injuste. De plus, la monarchie est la souveraineté d'un seul, tandis que pour Sade, la République est la souveraineté de chacun. En effet, une fois le roi décapité, le contrat social est pour ainsi dire rompu, et chacun recouvre sa souveraineté. Une fois notre souveraineté retrouvée, notre liberté n'est pas complète pour autant, tant qu'on ne se sera pas débarrassés de la religion. La religion entrave la liberté de nos passions comme de notre raison parce qu'elle prône des idées incompréhensibles : « mais nous ne voulons plus du fabuleux auteur d'un univers qui se meut lui-même ; nous ne voulons plus d'un Dieu sans étendue et qui pourtant remplit tout de son immensité, d'un Dieu tout-puissant et qui n'exécute jamais ce qu'il désire, d'un être souverainement bon et qui ne fait que des mécontents, d'un être ami de l'ordre et dans le gouvernement duquel tout est en désordre. » Si ce Dieu est incompréhensible, c'est parce qu'il est une stratégie mise au point par les dirigeants politiques et religieux pour plonger les croyants dans la crainte (de l'Enfer), ce qui permet aux tyrans de les contrôler. Cela se caractérise par des restrictions de liberté qui prennent la forme de commandements à suivre. Quant à la morale, elle nous interdit de faire ou de penser certaines choses et pas d'autres. La République ne peut donc pas se contenter d'être laïque (la religion se réfugiant dans la sphère privée), elle se doit d'être athée.

Ainsi Sade s'appuie sur les acquis de la Révolution française (liberté d'expression et de conscience) pour revendiquer également une liberté d'action.

Si Sade critique la religion pour ses règles, il ne va pas en mettre d'autres à la place. La liberté chez Sade ne sera pas cadrée : La liberté d'action devra donc être totale. On pourra donc ainsi avoir tout pouvoir sur un individu (même avoir recours à la violence ou le tuer), du moment que l'on se trouve dans un « bordel républicain ». Sade prône la libre prostitution de tous, ceci afin de laisser libre cours à nos passions qui sont aussi naturelles que notre

raison et de faire voler les liens de la famille en éclat. Ainsi personne ne pourra connaître qui sont ses parents puisque tout le monde aura copulé avec tout le monde.

En matière d'éducation, le catéchisme sera remplacé par l'éducation civique, qui servira à « former des hommes libres et non des esclaves de Dieu ». Pour se différencier d'avec le catéchisme, l'éducation devra se faire par la preuve concrète et l'expérience. L'autre loi fondamentale est la conservation de la République. Pour cela il (mais on ne sait pas qui est ce "il") sera possible de fermer les bordels républicains afin de créer de la frustration chez les individus, pour que les passions soient dirigées contre les ennemis de la République par exemple.

Ainsi pour Sade, la liberté est la pierre angulaire de la devise républicaine. L'égalité et la fraternité lui sont subordonnées. Il ne peut pas y avoir d'égalité entre les citoyens tant que la propriété existe. Sade est donc contre cet acquis inscrit dans la constitution française. En effet, et en reprenant une analyse rousseauiste (*L'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*), il écrit que le droit à la propriété est avantageux pour ceux qui avaient une propriété avant l'institution de ce droit, mais que ceux qui n'ont rien en sont écartés. Ainsi le vol est réhabilité. Il doit servir à rééquilibrer cette inégalité institutionnelle. Mais la propriété ne se fait pas que sur des terres, elle existe également sur des individus : « jamais un acte de possession ne peut être exercé sur un être libre ». Sade est donc contre ce qui se pense à l'époque, à savoir que les hommes sont supérieurs aux femmes, et qu'ils ont tout droit sur leurs épouses. Sade est donc pour l'abolition du mariage.

Quant à la fraternité, il commence par éliminer la définition chrétienne : « aimer son prochain comme soi-même », pour la seule raison que c'est un principe chrétien, donc douteux. On ne peut pas sortir de l'emprise du catholicisme si on se contente de se débarrasser de ses prêtres, il faut également s'attaquer à ses principes. A ceci Sade oppose « aimer nos semblables comme des frères, comme des amis que la nature nous donne, et avec lesquels nous devons vivre d'autant mieux dans un État républicain que la disparition des distances doit nécessairement resserrer les liens ». A nouveau, il faut voir comment Sade pense cet amour. Sade définit l'amour traditionnel comme étant « la folie de l'âme », cet amour va donc être écarté car incompatible avec la raison. D'amour, il s'agira ici en fait d'une libre copulation entre les êtres, hommes et femmes, hommes entre eux, femmes entre elles... Aucun attachement légal ne sera reconnu (mariage), autrement dit l'inceste, le viol, etc, seront autorisés, pour le plein épanouissement de chacun. Comme dit précédemment, la fraternité sera rendue possible car tous seront éduqués ensemble.

Sade finit son pamphlet par la prospérité de la nation, que ce soit pour l'agriculture ou les manufactures. On

peut se demander si ces derniers mots sur un avenir radieux ne sont pas simplement des artifices rhétoriques pour convaincre que son modèle de République est le bon. Si on prend ces mots pour argent comptant toutefois, on voit que selon Sade la liberté totale (sexuelle) n'est pas incompatible avec la prospérité (richesse matérielle due au travail) des individus. Chez Georges Bataille par exemple, en revanche, la liberté sexuelle est une critique du travail, et l'une et l'autre sont incompatibles.

Maintenant si l'on revient au rapport entre famille et République, et si on y ajoute le facteur commerce, une comparaison avec les théories d'Aristote est nécessaire pour faire ressortir la spécificité de Sade. Chez Aristote, le noyau de la cité est la famille, le but de la cité est le bien-vivre (autarcie). De plus, il faut également poser que chez Aristote, un des attributs de la famille est la reproduction.

Au contraire, chez Sade, tout comme la famille est proscrite, il n'y a pas d'incitation à se reproduire. Ça ne sert à rien car une forte population est seulement utile à un tyran pour avoir des guerriers, mais une bonne République doit dans la mesure du possible ignorer les troubles extérieurs. Elle vit donc en autarcie, et ne doit pas faire la guerre avec les nations alentours. Selon Sade, le meilleur moyen d'imposer la République c'est de montrer que chacun s'épanouit dans ce système.

Chez Aristote, la famille est ce qui permet la survie, la vie au jour le jour, mais Sade se situe au niveau en deçà (ou au delà ?), car il n'y a pas de famille. Sade est contre le mariage (un rapport de possession perpétuelle). A ce droit de propriété, il oppose un droit de jouissance sur chaque individu, qui est lui toujours précaire.

Sade se présente comme un philosophe des Lumières, qui veut combattre les ténèbres de la religion par le « flambeau de la

raison ». Sade cherche à influencer l'écriture d'un nouveau Code, car il pense que la première constitution est encore trop marquée par l'influence monarquo-catholique. La stratégie qu'adopte Sade est janséniste : on peut trouver les lois de la nature qui vont nous guider en utilisant sa raison, et en écoutant ses passions. Pour Sade, l'homme est un mélange des deux. Sade oppose Nature et "civilisation". On passe de l'une à l'autre par des lois (prohibition de ce qui est immoral, rôle du péché), autrement dit la religion. Pour ce qui nous concerne, la civilisation est judéo-chrétienne. Il faut donc supprimer la religion pour revenir à ce rapport direct à la Nature. Si Sade va chercher des lois dans la Nature, par critique de la civilisation, qu'il amalgame avec la religion chrétienne. Mais pourquoi ce retour à la Nature ? Pour que nous puissions être pleinement hommes, c'est-à-dire libres de faire ce que nous voulons, suivant ce que nos passions nous indiquent.

Il va donc chercher pour attaquer la religion chrétienne des exemples pris de l'antiquité pré-chrétienne (grecque), ou bien contemporaine, issus de la découverte des Amériques (« les peuples sages de la terre »). Ces exemples servent en fait d'arguments d'autorité. Ils ont une teneur assez faible, car toujours rapportés et déformés par les observateurs (les Grecs sur les Spartes, les Espagnols sur les Indiens etc.). Même s'ils étaient infondés, ces exemples servent à montrer la diversité des mœurs. Ils sont là pour tout justifier, ces arguments sont donc là pour choquer ("oui la sodomie est pratiquée en toute légalité dans telle contrée"). Mais lorsque Sade n'a pas besoin d'avoir recours à ces arguments, on touche sans doute à l'essentiel de sa pensée. Par exemple pour le cas de la propriété.



Le philosophe selon Nicolas Musique...

Loïc Geffrotin  
geffrotin.loic@gmail.com

## Inutile de rêver ?

« Tant qu'un homme n'a pas découvert quelque chose pour lequel il serait prêt à mourir, il n'est pas à même de vivre. »

Martin Luther King, extrait d'un discours à Detroit - 23 Juin 1963

Qui était Martin Luther King ? Un homme d'église qui a lutté pour l'émancipation des noirs d'Amérique, un prix Nobel de la paix ; une biographie exemplaire. Qui était Martin Luther King ? Il était tout ça, et plus encore. C'était un homme qui avait un rêve. Un rêve tout simple, un rêve grandiose.

Il rêvait d'égalité pour tous. Une égalité réelle, effective. Pour tout homme, noir, blanc, chrétien, musulman, juif... Il a rêvé toute sa vie, qu'un jour, ségrégation et discrimination disparaissent pour laisser place à la justice et à la fraternité. Il a mené le combat sur des chemins clairs, évitant les impasses de la haine et de la violence, qui, si souvent, transforment les rêves en cauchemars, et font de la communauté un labyrinthe sans issue où chacun erre, aveugle, cherchant entre le déchirement et l'amertume une improbable sortie.

Martin Luther King est décédé le 4 avril 1968, abattu d'une seule balle, victime de cette même haine qu'il a tant combattue. A l'annonce de sa mort, sous le poids de la colère et de la peine, cette « force de l'âme » qu'il a tant essayé de transmettre à son peuple se transforme en une vague de violence sans précédent. Cruauté de l'histoire, ironie du destin, comme s'il fallait qu'un homme portant pareil rêve meure deux fois, comme s'il fallait tuer l'homme d'un côté et le rêve de l'autre.

Mais parce que le rêve est en "dernière instance", il ne meurt pas. La haine peut l'épuiser, le fatiguer, le traîner par terre et l'écorcher sur des sentiers sombres, jamais elle ne le vide totalement. Parce que ce rêve d'égalité est rêve d'homme, au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire, révélant non ce qui le constitue en tant que, mais ce qui le découvre à lui-même en tant qu'étant homme parmi les hommes.

Avant cela, nous ne sommes que solitaires égarés marchant sur des chemins qui ne vont nulle part.

Sur ces chemins, longtemps ont marché nos pères et nos mères, épaules basses et fronts baissés, portant en eux des restes de rêves brûlés, calcinés. Sur ces chemins, longtemps ne leur ont tenu compagnie que la résignation et l'amertume. Sur ces chemins, longtemps ils ont bu aux sources de l'indifférence et du racisme.

Mais il n'est pas dans la nature de l'homme de se résigner à baisser le regard. Alors que l'animal ne porte son regard que vers son milieu naturel le plus proche, l'homme, lui, porte son regard au-delà des étoiles. C'est pourquoi un homme ne baisse jamais le regard volontairement. Si le père baisse le regard, ce n'est que momentanément et dans l'espoir que son fils pourra regarder par delà les destins.

Mais quand le fils au bout du chemin se rend compte qu'il marche sur les mêmes sentiers que son père, quand il se rend compte que la lumière qu'on lui promettait n'est que lune artificielle, et que les sources du racisme et de l'indifférence ne se sont pas taries, alors c'est à la coupe de la haine et de la vengeance qu'il s'abreuve pour assouvir sa soif d'égalité et demander sa part, sa « place au soleil ».

Voici donc l'homme qui ne rêve plus. Serons-nous étonnés s'il fait de ce monde un cauchemar pour tous ? Et que répondrons nous quand on nous demandera pourquoi ? Pourquoi une discrimination qui perdure ? Pourquoi un racisme de plus en plus ordinaire ? Pourquoi sommes-nous restés sourds ?

Oui, que répondrons-nous ? Nous répondrons que nous avons péché par déficit d'humanité, nous répondrons que nous avons travaillé à diminuer notre puissance d'agir, nous répondrons que nous avons oublié de rêver. Qu'est ce que rêver ? Rêver c'est accroître notre puissance d'être, d'être-ensemble.

Il nous semble qu'une société qui laisse une partie de sa population enchaînée aux marges est une société qui a échoué là où elle avait le plus de responsabilité à réussir. C'est à ce moment de son histoire que le politique décline et sombre dans des caricatures et devenirs incertains. Que nous propose-t-on en échange ? Des candidats à la « pipeau-lisation », du mensonge et du people, des alibis, des arabes qui cachent la forêt, des ministres-prétexte, des miettes de gâteau, juste assez pour nous mettre l'eau à la bouche, pas encore assez pour nous rassasier.

Quand les rêves d'égalité sont bafoués au profit de la libéralisation des marchés de capitaux, quand la fraternité est piétinée, écrasée par la concurrence mise en place entre les communautés, quand la liberté d'un peuple –à travers le suffrage universel- est délégitimée au nom de la « contrainte internationale » ou de la « construction européenne » que reste-t-il de nos rêves de démocratie ?

Des années de politique-économique ont tenté de dépouiller l'homme de tout désir et envie, de le rabaisser au rang de machine à consommer, d'en faire un égoïste parmi les égoïstes. A l'heure où l'on parle de construire l'Europe, de jeter de multiples ponts entre les uns et les autres, devons nous nous résigner à l'absence de liens au sein même de notre pays ? Devrons-nous vivre comme des îles

au milieu d'autres îles ? Devrons-nous dire que c'est ainsi, que ce fil ténu qui rattache les humanités est absent à jamais pour nous-mêmes ?

Nous ne devons pas. Car nous avons une ultime tâche qui nous attend, la première et la dernière. Et si l'on veut nous faire boire à la fontaine de l'oubli, d'autres nous la rappelleront. Car certains ne peuvent oublier qu'ils vivent, précisément, jour après jour, le manque, l'absence d'eux-mêmes. Les voyous, les racailles, ceux à qui l'on a supprimé tout droit à la parole, ceux à qui l'on a offert des espaces de réception fictifs, ceux-là mêmes ne sont pas dupes et gardent en eux des incendies que nulle hypocrisie ne peut éteindre, des soifs d'égalité brûlantes que nul artifice ne peut combler. Ces « sauvageons » qui ne savent plus où brailler leur rage, ces pyromanes, ces insurgés, ne sont-ils pas les derniers encore à nous dire qu'« un Etat où la responsabilité pour autrui est devenue impossible n'a plus de légitimité » ?

Oui, nos rêves de démocratie, tout entiers, sont dans les « banlieues », dans les « zones rouges ». Dans ces lieux à l'écart brillent encore des petits bouts d'irréalisable, issue d'un irréductible rêve. Certains diront que c'est là angélisme, naïveté et justification de la violence.



Pont Martin Luther King – St Louis

On répond à ceux-là qu'il n'y a pas pire violence que la discrimination, l'indifférence, l'humiliation et la blessure de milliers de personnes ; violence institutionnalisée, légitimée et que l'on fait passer pour accidentellement nécessaire.

Pour terminer nous laisserons la parole à un homme qui a décrit ce mouvement de la manière peut-être la plus juste : Michel Foucault.

« Le mouvement par lequel un homme seul, un groupe, une minorité ou un peuple tout entier dit : "Je n'obéis plus", et jette à la face d'un pouvoir qu'il estime injuste le risque de sa vie – ce mouvement me paraît irréductible. Parce qu'aucun pouvoir n'est capable de le rendre absolument impossible : Varsovie aura toujours son ghetto révolté et ses égouts peuplés d'insurgés. Et parce que l'homme qui se lève est finalement sans explication ; il faut un arrachement qui interrompt le fil de l'histoire, et ses longues chaînes de raisons, pour qu'un homme puisse, "réellement", préférer le risque de la mort à la certitude d'avoir à obéir.

Toutes les formes de liberté acquises ou réclamées, tous les droits qu'on fait valoir, même à propos des choses apparemment les moins importantes, ont sans doute là un point dernier d'ancrage, plus solide et plus proche que les "droits naturels". Si les sociétés tiennent et vivent, c'est-à-dire si les pouvoirs n'y sont pas "absolument absolus", c'est dire, derrière toutes les acceptations et les coercitions, au-delà des menaces, des violences et des persuasions, il y a la possibilité de ce moment où la vie ne s'échange plus, où les pouvoirs ne peuvent plus rien et où, devant les gibets et les mitrailleuses, les hommes se soulèvent. »

(Michel Foucault: *Inutile de se soulever?* Le Monde, 11-12 mai 1979)

Rhita BAYOUSSEF - rhita7892@hotmail.com



# Nous sommes tous juifs... artistes... ou sauvés... ou damnés

« ...victimes de la même haine de l'autre homme, du même antisémitisme » Levinas

## I. Nous sommes tous juifs...

...si nous sommes humains. Notre judéité est la condition de l'homme en tant qu'il est, face à tout autre, dans l'étrangeté d'un rapport qui ne pourra jamais comprendre la différence. Cette différence est celle que nous hommes, nous, juifs, nous respectons au plus haut point en tant qu'interprétation perpétuelle du Livre de la vie. Interprétation infinie qui est par là notre souffrance, notre errance, notre impossibilité de nous donner l'asile du sens qui serait aussi l'asile de l'entente. Unis dans une quête, dans l'Histoire, qui ne pourra plus prendre de sens, sinon lorsqu'on y mettra fin.

Quêter, errer nous a menés à la folie. Nous croirons alors que notre souffrance, celle à laquelle nous astreint le respect de l'autre, de sa singularité, de son histoire était aussi nécessaire pour que l'autre existe. Renversement des valeurs déjà révélé, déjà dénoncé : l'autre me précède-t-il alors dans sa joie de me voir souffrir, ou peut-il sinon ne pas m'attendre ?

Car le commentaire infini, c'est l'attente ou l'espérance. Et cette attente est terriblement probe, terriblement vraie, terriblement belle lorsqu'elle souffre de croire que la fin pourrait ne pas encore venir pour nous. Le désarroi de notre errance vraiment nous fait souffrir. La dolence de notre souffrance oui nous persécute. D'autant que nous refusons de trouver un refuge, car nous devrions, nous désirerions y accueillir autrui, et par là même, risquerions de le nier.

Par notre triste exil, nous traçons le chemin qui nous éloigne, et fait naître d'autres chemins. Par notre souffrance, nous sommes tenus à distance de ceux avec qui peut-être nous cheminons tout de même. Tous de même condition, avons-nous alors le droit de nous entraider ? Non, n'avons-nous pas le devoir de porter le fardeau de notre séparation, parce qu'autrement, personne ne le porterait ?

Une nouvelle fois, ce destin est tragique, parce qu'il n'existe que s'il est sincère. Parce qu'il est sincère, il existe comme destin que nous partageons avec ceux qui veulent n'être pas seuls sur le chemin de la vie. Or, là se trouve la fin la plus horrible, le renversement le plus atroce, certains, et nous, avons un temps cessé de croire à la nécessité de notre tâche. Nous avons douté lorsque nous avons pensé que d'autres trahissaient ou trahiraient notre projet, et nous avons pleuré.

Et là, second drame, plus douloureux encore, ces pleurs nous ont réconforté. Les tièdes larmes ont couvert la rugosité de notre peau brûlée, travaillée par le soleil de la route, et cela nous a rappelé l'intensité de notre soif, la longueur de notre parcours. Nous sommes devenus artistes.

## II ... artistes...

Il faut croire encore que celui qui faisait de l'ombre était comme en progression grimpant sur une falaise ; il lâcha les prises, et s'il chute, son ombre sera nulle, et s'il reste suspendu au fil de la vie, alors loin du sol, sur le sol se reflétera toute sa grandeur, toute sa fausseté. Celui qui aura chuté -le fil ayant glissé d'entre ses mains- n'aura plus d'ombre, et sera entier -vivant ou mort- ; celui qui sera suspendu aura une ombre large et mouvante. Quant à celui qui reste accroché, montera-t-il sans fin ? Ou la fatigue le fera renoncer ? Ou la mort le fera arrêter ? Ou la vie le fera se retourner pour vérifier si ses amis -ceux qui sont tombés- suivent bien ?

Sans savoir quand cela a commencé, nous grimpons comme sur une falaise, les uns attachés aux autres ; chacun doit aller à son rythme. Nous étions tellement respectueux de la vitesse de chacun que la corde qui nous tenait ne faisait plus sentir son attache. Nous montions aux prises de l'Histoire -à la fois prisonnier, à la fois conquérant- et chacun s'accrochait à des endroits différents, prenait un chemin différent.

Ceux qui sont tombés, ont-ils trahi ? Et celui qui reste perdra-t-il l'équilibre, ou bien continuera-t-il sa course, ou bien comprendra-t-il que son parcours a été une chance qu'il doit aux prises qui l'ont soutenu, certaines des prises qui ont fait chuter ses amis. C'est alors qu'il pourra faire le choix de redescendre, avec d'autres prises, ou les mêmes qui n'auront plus le même aspect vu d'en haut, dans l'espérance que ses amis ont survécu.

Lorsqu'il trouvera celui qui se réjouit bizarrement de contempler la grandeur de son ombre que fera-t-il ? Et s'il l'abandonne un temps pour aller plus bas voir le destin de celui qui a chuté plus durement, aura-t-il l'espoir affermi de monter de nouveau par les mêmes prises que celles qui ont fait chuter son ami on ne peut plus bas ? Aura-t-il le désir de monter plus haut pour hisser celui qui reste suspendu ?

S'il le fait, il repassera par le lieu où le drame s'est produit, mais il le dépassera jusqu'à la fin. Celui qui reste hissé, qui contemple son ombre acceptera-t-il désormais d'être sauvé ? S'il le fait alors, l'ombre, sans doute, cessera.

## III ...ou sauvés...

Notre ascension n'était pas une promenade, nous étions encore perdus. Nous étions juifs, et nous le sommes toujours. Mais parce que l'un a chuté, et l'autre gagné le temps, nous sommes sortis de l'Histoire. Désormais, nous savons pourquoi nous souffrons : pour rien. Ou du moins notre souffrance ne nous est jamais utile puisque nous sommes sauvés. Il nous faut donc revenir dans l'Histoire, et errer pour d'autres.

Nous ne sommes pas sauveurs, c'est le fil qui sauve. Nous souffrons simplement de refaire le chemin que nous avons déjà parcouru jusqu'à ce qu'il fut inutile d'aller plus loin, parce que notre déambulation s'acheva pour secourir l'autre. Auparavant, chacun peut-être se maintenait en vie, désormais le risque est inégal. Certains sont tombés plus bas. Notre hauteur est notre délivrance et notre enchaînement à l'Histoire.

Tout conduit à l'éternité jusqu'au point où l'éternité vient à notre rencontre. Cet événement ne s'est pas encore produit pour chacun tant qu'il ne s'est pas produit pour tous. Encore une fois, c'est l'autre qui vient me déloger de l'éternité, m'y retirer en m'obligeant à lui expliquer pourquoi il n'y est pas encore. Or, il n'y est pas encore car je n'y suis pas encore non plus tant que je n'ai su lui expliquer pourquoi je ne peux y rester sans lui.

Chacun délivre ce qu'il comprend de l'éternité, au prix de la souffrance qu'il doit éprouver dans la joie de l'exprimer. Toute vérité est personnelle ? Quoi de plus vrai ! Dans la pensée, l'effort doit néanmoins nous conduire à ne plus parler de nous pour que l'autre comprenne mieux ce que peut-être nous ne comprendrons pas. Car le noyau qui nous interroge est celui de notre refus de la vérité toute entière.

En effet, notre désir de mourir est plus grand que notre désir de vivre éternellement. L'idée que nous ne supporterions pas, c'est que d'autres puissent nous survivre. L'angoisse devant la mort est celle d'être enterré vivant, de se voir absent à un monde qui subsiste. L'angoisse manque de naturel et de simplicité.

Oui, l'amour comme simple alternative à cette angoisse de disparaître ou de voir disparaître celui avec qui l'on trouve une joie à être. Aimer ou être prêt à souffrir de la mort de l'autre comme de la sienne. Par où j'accepte le salut de l'amour j'accepte de croire que la blessure d'où jaillit le sang chaud qui couvre et ouvre mon cœur ne s'est jamais ouverte. Nous ne parvenons à aimer si nous ne nous rendons compte qu'il est inutile de souffrir pour aimer quand bien même l'amour croîtrait avec notre souffrance.

#### IV ...ou damnés.

C'est pourquoi si « l'amour n'est pas aimé », ce n'est jamais que par défaut. Sans doute est-ce la peur de ne plus pouvoir aimer qui nous astreint à moins aimer. Le manque d'amour est soit le signe d'une trop grande bêtise, soit d'une intelligence trop rusée, d'une complexité méchante. Soit nous n'avons pas assez souffert, soit nous souffrons trop, nous désirons souffrir.

Philosopher ou vivre pour apprendre à plusieurs cette « sagesse de l'amour », c'est-à-dire récupérer le temps perdu de ce destin qui ne nous précèdera plus, de cette rencontre qui s'est toujours déjà mal passée. Travailler à aimer. Survivre d'amour. Le risque théorique est toujours de choisir quand l'on doit aimer, ceux qu'on doit aimer, et comment le faire. Toute pensée construit ainsi une disposition affective qui conditionne notre puissance d'aimer. L'enjeu n'est pas celui de notre bonheur, mais toujours de trouver le bonheur en présence de tous.

Nous évitons tout amour discriminant comme nous parvenons à former une ronde dans laquelle chacun compte. Trop proches de ceux à qui nous tenons la main, nous devons alors prendre du recul, nous contorsionner, nous tordre douloureusement les bras afin de se voir tous ensemble sans en exclure certains de notre champ de vision. Dans ce recul difficile, nous distendons le cercle pour mieux en faire partie. Par là où je désire m'exclure, c'est-à-dire prendre sur moi la souffrance de ceux qui devraient l'être, aucun ne le sera et notre amour sera presque universel.



Mais il arrive une étape où j'ai assez donné pour le nombre de ceux qui m'entourent. Notre amour n'est pas alors universel -seul celui d'un Sauveur le serait- mais suffisant (Sans doute est-ce cela la sainteté ?). La souffrance de tout amour probe n'est pas asymptotique, elle trouve un point de non-retour où perdant toute complaisance, elle perd d'un même coup sa négativité. Evitant toute morbidité car elle n'a pas de fin -elle fuit !- elle est joie de souffrir d'amour. Douce rêverie, douce illusion qui connaît et possède toute la cruauté du réel, la lourdeur de la quotidienneté, la fatigue d'une matinée qui a été trop gracieuse.

C'est pourquoi la charité -aussi- évite la mélancolie, par sa fécondité. Elle n'a pas peur de l'inertie de la matière qui alourdit tout autant qu'elle apaise notre corps. Elle n'a pas peur de la grâce qui se gagne et se perd dans la douleur de l'enfantement, qu'elle soit actrice, spectatrice ou spectateur. Sans pudeur et sans pitié.

Il me faut oublier le chemin que j'ai fait, que je fais, là où je vais pour y aller pour l'autre. Expier, ou accepter de souffrir pour autrui alors que c'est autrui qui m'oblige à souffrir pour lui ; ou souffrir inutilement, puisque si je ne souffrais pas, autrui aurait moins besoin de ma souffrance. Je souffre toujours déjà trop pour autrui, et donc pas assez.

A la fin, il faudra croire que tout a été accompli inutilement, pour d'autres, à cause des autres. Et après cela, accepter que notre vie fut une épreuve destinée à nous faire comprendre que toutes ces épreuves n'étaient pas nécessaires. Ceux pour qui elles apparaissent nécessaires légitiment par là même ce pour quoi elles ont existé ; ils rendent le mal nécessaire. Justifier le mal, croire encore qu'il exista - ou qu'il existera - dans l'éternité, c'est lui faire place.

Or, ceux qui croient que le mal était nécessaire, ou même - chose ignoble - qu'il sera nécessaire pour le Bien, ou même un plus grand bien, pensent ainsi parce qu'ils ne peuvent sans doute concevoir un monde sans faire le mal. Et en associant inévitablement le mal au bien, ils s'empêchent de croire qu'ils peuvent vivre sans juger qui est bon ou mauvais.

S'ils n'espèrent un monde parfait, sans violence, non sans saine souffrance, ils ne croient pas non seulement dans l'homme, mais en tous. Celui qui aime ne se méfie pas, et prête sa confiance tant qu'il peut. Peut-être sera-t-il trahi ; il ne le saura jamais. Les damnés seront ceux qui refusent que tous ne le soient pas.

Alexis Fontanès - alexjacquemin@yahoo.com

## Le philosophe dans la téci

Les départements de philosophie en France ne sont pas dans leur plus grande forme... Le nombre de nouveaux professeurs de philosophie, le nombre d'heures de son enseignement au lycée, le nombre d'étudiants à l'université, sont au plus bas depuis plusieurs années.

Alors que la philosophie « libre » fait florès dans les médias, cafés philo, écoles primaires et maternelles, les employeurs privés, les politiques, les jeunes, voient souvent d'un mauvais œil les philosophes universitaires, endormis dans leurs conceptions dépassées et insupportablement donneurs de leçons. De leur côté, les étudiants en philosophie méprisent le monde de l'entreprise et la professionnalisation.

Déjà en 1915 dans *La vie des étudiants*, W. Benjamin exprime son inquiétude vis à vis de ces étudiants pour qui « le nom de science sert surtout à cacher leur indifférence vis à vis de ce qu'ils étudient ». Déplorant la frac-

ture entre l'université et la société, il n'appelle aucunement à la professionnalisation de la fac pour en faire une usine à fonctionnaires, mais au contraire juge indispensable la constitution d'une *communauté étudiante*, qui aura pour objet de permettre la circulation libre du savoir, et l'approfondissement des questionnements philosophiques, sans autre critère que l'objectivité. Il faut selon lui que les étudiants soient créateurs, enseignants autant qu'élèves, et surtout pas des professeurs : la philosophie n'est pas une profession qui s'apprend mais une attitude qui s'enseigne.

Communauté philosophique étudiante donc, mais aucunement communautariste : si la philosophie doit se vivre collectivement, elle ne peut exclure qui que ce soit du débat, faute de quoi elle ne saura que reproduire les cadres existants sans les transformer. Puissions-nous faire un pas dans cette direction...

Jean-Marc Delaunay - janmach1@hotmail.fr



## Petite introduction philosophique au Jazz

Le jazz peut-il être un objet d'étude de la philosophie ? La philosophie s'intéresse habituellement à la politique, aux sciences, aux arts plastiques, mais de là à penser qu'elle puisse se focaliser sur un style de musique, avouons le : cela semble plutôt incongru. Sans doute parce que le support de la musique est difficile à introduire dans une étude philosophique, ou bien peut-être parce qu'il reste en nous un vague écho Nietzscheen qui tend à considérer la musique comme la forme d'art la plus éloignée hiérarchiquement du monde du signifiant et donc de la philosophie... Certains philosophes pourtant s'y sont risqués, mais pour parvenir à une conclusion qui renvoie toujours à un même principe ; celui de l'ineffable, impliquant de fait le silence théorique. Et les rares fois où la philosophie s'est intéressée au jazz, c'est pour en faire la cible de toutes les critiques en tant qu'il serait le symbole de la transformation moderne de l'art en marchandise, un phénomène de masse et de mode. (Cf Horkheimer et Adorno, *La dialectique de la Raison*, « la production industrielle de biens culturels ») Pourtant, je crois que le jazz en plus d'être un objet d'étude possible de la philosophie, a bel et bien quelque chose à apprendre à la philosophie elle-même...

Le jazz est une forme de musique très particulière en tant qu'elle repose sur une forme de création inédite et spontanée : l'improvisation. Celle-ci consiste à inventer une phrase mélodique qui se greffe sur un support harmonique, c'est-à-dire un ensemble d'accords joués par des instrumentistes accompagnateurs. Le talent de l'improvisateur consiste donc à faire quelque chose de créatif à partir de ce qui se passe instantanément autour de lui, car les musiciens qui l'accompagnent usent de la grille harmonique et proposent une version du morceau qui n'est palpable qu'au moment précis où il se crée. L'improvisation se déroule donc sur un temps instantané, et l'improvisateur développe son jeu de par ce qui se passe autour de lui dans cet instant présent. C'est pourquoi cette forme de musique improvisée demande une présence physique et totale à son auditeur, seul moyen pour lui de capter le mouvement de création dans lequel se trouve le musicien.

Rien ne sert d'acheter un CD de jazz si on a jamais mit les pieds dans un concert-club avant, car sans cela il est impossible de saisir clairement le processus d'improvisation en tant qu'il se construit dans un temps suspendu. Entre vélocité, technique, échange, fumée de cigarette, monde de la nuit, l'improvisation s'abreuve des connections de nombreux éléments qui seront recomposés de façon nouvelle à chaque fois. Il ne s'agit pas simplement de dire qu'un spectacle est réussi quand une osmose générale se crée, c'est-à-dire quand les conditions lui sont favorables. Plus que ça, le jazz se nourrit de ces conditions qu'il recompose, et qu'il réarrange. On n'improvise jamais seul, mais toujours en fonction de ce qu'il y a autour, et c'est tout

ce terreau d'acquis, d'instant et d'individus qui est la condition de possibilité de toute improvisation. C'est pourquoi je crois qu'improviser est toujours un acte sur la brèche entre libre insouciance et lourde responsabilité ; car il s'agit pour l'improvisateur de faire jouer sa propre inventivité avec celle des autres, et ainsi de faire jouer sa propre liberté avec ce sur quoi il n'a pas de prise : le jeu des autres.

L'improvisateur décompose et recompose sans cesse, se nourrit de ce qui l'entoure pour en recomposer quelque chose d'*autre*. Alors seulement il improvise...

Quant à la philosophie, je crois qu'elle improvise toujours elle aussi. Penser l'improvisation nous offre une nouvelle façon de comprendre le processus de création, qui s'inscrit dans un espace-temps instantané et qui se tient toujours entre deux pôles : le faire-avec et le faire-*autrement*. Et dans le terreau de Nanterre, à leur tour les étudiants décomposent et recomposent sans cesse, toujours dans une ivre insouciance mêlée d'une lourde responsabilité. Et c'est en ce sens qu'ils improvisent, exploitant ainsi leur libre inventivité. Alors rendez-vous Rue des Lombards pour apprendre « l'improvisation philosophique » ou la « philosophie improvisatrice », pour tous ceux qui souhaitent comprendre pourquoi même le jazz a quelque chose à nous apprendre en philosophie.

Joana DESPLAT-ROGER - sakumi34@yahoo.fr

>>> Je profite du seul espace libre dans ce journal pour t'inviter, toi lecteur(trice), à participer au prochain numéro de la *Pholie Chronique*. Ecris un texte sur le sujet de ton choix, ou fais un dessin, les lauréats seront publiés ! Le thème du prochain numéro est **la folie**, ça devrait t'inspirer... Interviews, jeux, poésie, BD, actu, recettes (philosophiques), extraits de textes que tu veux faire partager, ce journal n'a de limites que celles de ton imagination ! (et le nombre de pages, aussi.)

Si tu ne sais ni écrire ni dessiner tu peux participer au comité

de lecture, de correction, et de choix des textes (car si cette fois-ci on a pu y échapper, ce ne sera pas toujours le cas.) Si tu as un plan pour faire des photocopies gratuits, contacte-nous sans tarder ! Si tu connais des gens qui seraient intéressés pour lire cette feuille de chou, étudiants d'autres facs, de prépa, profs de terminale... contacte-nous et on t'en envoie un paquet : [philopx@gmail.com](mailto:philopx@gmail.com)

Bon, voilà, à part ça tu trouveras sur <http://lapholie.free.fr> un espace pour t'informer des activités et projets de l'asso, pour débattre ou pour poser des questions. A très bientôt !

la Pholie

## Les enfants du plastique de Thomas Clément

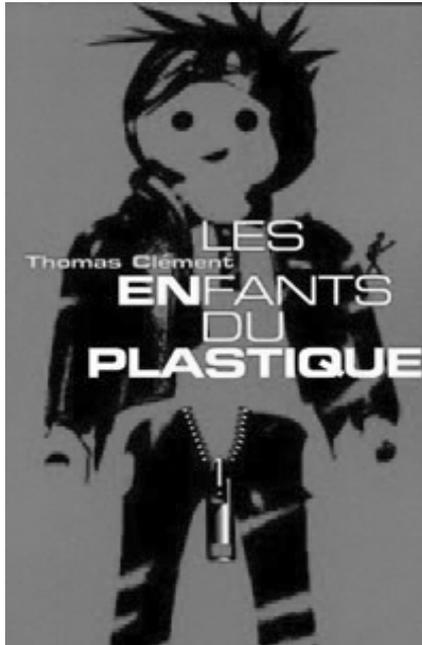
Edité au Diable Vauvert, 241 pages, 17.50 euros

*Pour Marjorie, hurle Freddy ! Moi je suis venu pour Marjorie. Elle est trop bonne Marjorie. J'veux m'la faire. Cette meuf tu lui coules du plâtre dans la bouche, tu laisses sécher et le lendemain, tu démoules une bite.*

*Les enfants du plastique...* pourquoi un tel titre ? En 2010, nous sommes tellement formatés et programmés qu'on peut considérer notre progéniture comme des produits, fabriqués en série et répondant aux besoins très précis des consommateurs - leurs parents - qui veulent tous des petites créatures belles et gentilles. Sauf que parfois, il y a des loupés...

On peut dire de Frank Matalo qu'il a réussi dans la vie : entré comme simple stagiaire chez Universal, il est maintenant le P.D.G. d'UNIQUE Music France, qui produit 90% de la musique française. Enfin musique est un bien grand mot : tout est fait par ordinateur, on entre les paramètres (tendance du moment, croissance du pays, moral des français), et la machine nous sort des chansons. Il ne reste plus qu'à trouver des figurants pour chanter tout ça. Notons également qu'il a également éradiqué le p2p [échange de fichiers par internet - NDLR]. Bref tout va bien.

Jusqu'au jour où il se souvient qu'étant jeune, c'était un rebelle, un vrai, et où il se rend compte qu'il est devenu tout ce qu'il détestait. Son suicide va prendre la forme suivante : il va produire le pire groupe possible, y engouffrer des sommes folles pour faire sombrer avec lui toute l'industrie du disque (même si le disque n'existe plus). Il met donc la main sur les *Intestins*. Un groupe de punk de Limoges. Début de la descente au Enfer ou *Stairway to Heaven* ?



*Les enfants du plastique* est un livre vraiment réussi : nos quatre ados boutonneux sont révoltés, provoquants, bref de vrais *Pistolet-Sexe*. Ils y vont fort sur la scatologie, les drogues, et le sexe bien moite. C'est un vrai régal. Régal, bien rendu par la prose de l'auteur. 240 pages qui sont une source intarissable de « bons mots », d'expressions qui tuent, de paroles qui tachent. Au hasard « On avait l'impression que le canapé s'était suicidé », même si là sur le coup, sorti du contexte, c'est sûr que ça rend moins bien.

L'histoire étant vue du côté de leur PDG-manager qui pète les plombs façon *Chute libre* (Avec Michael Douglas), permet une critique acide des « cerveaux disponibles » que nous sommes. Le marketing et les sourires dentifrices s'en prennent plein la gueule. Un livre qui fait réfléchir (sur quelque chose dont nous sommes conscients certes).

Enfin l'important est de dire que le bouquin est fun, qu'il se lit d'une traite (deux dans mon cas), que "l'univers" est fascinant, qu'il donne envie de faire de la musique (malgré tout), bref j'ai franchement adoré. A mi-chemin entre 1984 (pour le côté anticipation et critique) et *Podium* (pour le côté jusqu'au-boutiste et ultrafan nostalgique) *Les enfants du plastique*, n'est pas un livre en toc, bien au contraire, c'est un rock !

Extrait de « Pistonné, enclulé » :

*« A quoi bon taffer comme un dingue  
Ton seul piston, c'est la seringue  
Pique et pique et colle un gramme  
Bourre et bourre et rate ta femme »*

Loïc Geffrotin  
geffrotin.loic@gmail.com

## Donner un nom

### Méditations sur la pièce TOUT de Ingeboch Bachmann

La terreur du fils est sans doute celle de devoir donner un nom, de créer un destin qui sera celui d'un Autre. Le refus du fils est un geste profondément altruiste de même que le refus de toute responsabilité.

L'attention que l'on porte à celui que l'on déconsidère, que l'on ignore est plus grande que celle que l'on porte à celui que l'on hait. Car haïr ce n'est pas seulement vouloir la mort ou la chute, c'est aussi vouloir que ce ne soit « la faute de personne. Personne ». L'indifférence révèle la concrescence de l'amour impossible, son enracinement dans un mouvement qui se détache de sa tâche en accomplissant un dévidement, sans doute aussi ignoble.

Le jugement que l'on porte sur celui que l'on déconsidère, que l'on ignore est plus vrai que celui que l'on porte sur celui que l'on hait. Car notre regard doit porter quelque part. Si manger et regarder ne peuvent être éprouvés en même temps, un regard se digère. Le pathos est une digestion qui se fait entendre, sans doute aussi une mauvaise digestion.

« Aimer c'est craindre pour autrui. » Levinas

L'ignoble ou le mauvais consiste sans doute à ne pas avoir de ressentiment contre l'ignoble ou le mauvais. Sans nul doute, le pire revient à ne pouvoir plaindre que celui qui en est le responsable et non la victime. Cette arrogance du lâche est la marque d'un scepticisme qui se croit un absolu. Les choses les plus sales semblent profondes à ceux qui s'empêtrent dans un sperme rougeâtre et un sang translucide afin de mieux fuir pour d'autres la noirceur d'un destin.

S'il ne peut de nouveau aimer la femme qui met au monde son fils que lorsque son fils est mort, c'est qu'il peut revenir à l'amour de celle qui l'avait empêché d'aimer par risque de perdre cet amour. Il ne peut craindre sa mort à elle, car elle ne peut être lui-même -s'il l'aime- mais aimer un fils, c'est lui donner un nom, attendre de pouvoir l'appeler.

Alexis Fontanès  
alexjacquemin@yahoo.com

Jouée au théâtre de Gennevilliers du 2 au 17 février 2007. Mise en scène, Christian COLIN. Avec Stéphane MERCOYROL, Lisa SANS, Audrey OBERLIN.



## Et maintenant, la pholie délire :

### Mariage de philosophes :

- 1- retrouvez les deux auteurs et les oeuvres
- 2- reconstituez les textes...

Aussi la question n'est plus de savoir si apprendre à se connaître est la très difficile paix ou si ce n'est qu'une chimère perpétuelle. C'est quelque chose de réel et un très grand plaisir en même temps ; mais nous ne pouvons pas nous contempler nous-mêmes, et si nous ne nous trompons pas dans notre jugement théorique, ce sont les reproches que nous adressons à d'autres, quand nous admettons le premier cas, sans nous rendre compte que nous commettons les mêmes erreurs, qui peut-être ne sera pas (quel plaisir devait être de se connaître !). Mais nous devons agir comme si la chose, aveuglés que nous sommes, et en vue de sa fondation établir pour beaucoup d'entre nous, par l'indulgence et la constitution qui nous semble la passion la plus capable d'y mener, qui nous empêchent de juger correctement et de mettre fin à la conduite de la guerre. Par conséquent, à la façon dépourvue de salut vers laquelle tous les Etats dont nous regardons dans un miroir sans exception quand nous voulons voir notre visage, ont jusqu'à maintenant dirigé leurs préparatifs intérieurs quand nous voulons apprendre à nous connaître, c'est comme vers leur fin suprême. Et si notre fin, en tournant nos regards vers notre ami, en ce qui concerne sa réalisation (que nous demeure toujours un vœu pieux), nous ne pourrions nous découvrir, nous trompons certainement, puisqu'un pas en admettant la maxime est ami d'y travailler sans relâche, est un autre puisqu'elle est soi-même un devoir.

Postez vos essais sur le site, solution le mois prochain!  
lapholie.free.fr



E. Faye

Dessins de Nicolas Musique

nicolamusik@hotmail.fr



J.M. Salanskis

### Horoscope philosophique du moi : (dans les limites de la simple saison)

<b>Si vous êtes... :</b>	<b>En février, :</b>
<i>Héraclitéen</i>	"tout cool"
<i>Parménidéen</i>	"L'hêtre haie, le non-hêtre n'haie pas"
<i>Platonique</i>	"sortez de votre caverne, vous aurez des idées brillantes"
<i>Péripatéticien</i>	"vous avez la puissance de passer à l'action, gardez la forme"
<i>Cartésien</i>	"procédez avec méthode"
<i>Machiavélique</i>	"la faim justifie que tu n'as pas les moyens."
<i>Kantique des Kantiques</i>	"a priori, ne résistez pas aux impératifs catégoriques"
<i>Marxien</i>	"méfiez-vous des petits spectres verts"
<i>Comtien</i>	"pensez positif"
<i>Wittgensteinien</i>	"si vous ne pouvez pas parler, il vaut mieux vous taire."
<i>Heideggerique</i>	"protégez votre dasein du froid cet hiver"
<i>Sartiste</i>	"le prix de l'essence précède l'existence de votre voiture"
<i>Derridien de Greenwich</i>	"assumez votre différence"